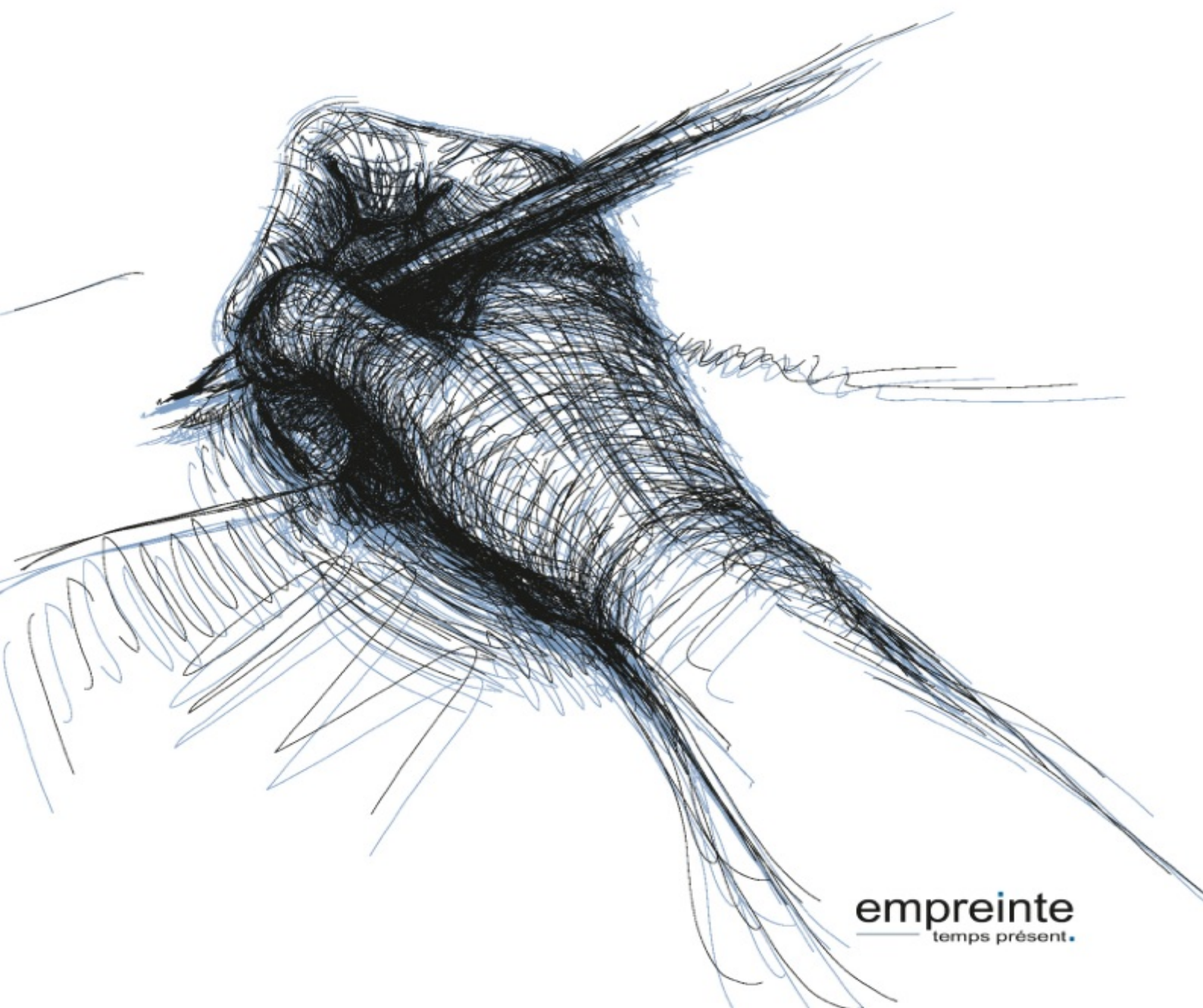


# C.S. Lewis

# Réflexions

# sur les Psaumes



empreinte  
— temps présent.

# Contenu

1. [Titre](#)
2. [Copyright](#)
3. [Sommaire](#)
4. [Introduction](#)
5. [1. Le « jugement » dans les psaumes](#)
6. [2. Les malédictions](#)
7. [3. La mort dans les psaumes](#)
8. [4. « La beauté du Seigneur »](#)
9. [5. « Plus doux que le miel »](#)
10. [6. Connivence](#)
11. [7. La nature](#)
12. [8. Un mot sur la louange](#)
13. [9. Les seconds sens](#)
14. [10. Les Écritures](#)
15. [11. Les seconds sens dans les psaumes](#)
16. [Du même auteur aux éditions Empreinte temps présent](#)
17. [Livres de C. S. Lewis disponibles en version française](#)
18. [Ouvrages religieux](#)
19. [Notes](#)



Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Quoi d'étonnant alors qu'elle soupire ardemment après le jugement ?

Cette histoire évoque une situation, vieille comme le monde, quasi universelle, mais qui nous a été épargnée. De tout temps, en tout lieu, il a été très difficile au petit de faire valoir son droit. Il devait pour cela corrompre le juge (et n'en doutons pas, un ou deux de ses subalternes). Si vous n'aviez pas les moyens de lui « graisser la patte », votre cause n'avait aucune chance d'atteindre le tribunal. Aujourd'hui, les juges ne reçoivent plus de pots-de-vin. (Nous trouvons probablement que cette réalité positive va de soi, mais elle n'est jamais définitivement acquise.) Ne soyons donc pas surpris de voir les psaumes et les livres des prophètes regorger de ce désir de jugement et de constater que leurs auteurs considèrent l'annonce du jugement comme une bonne nouvelle. Ainsi, des centaines de milliers de gens dépossédés de leurs biens alors que le droit leur était entièrement favorable, seront finalement écoutés. Bien sûr, ces derniers n'ont pas peur du jugement. Ils savent que leur cause serait irréfutable – si seulement elle était plaidée. Lorsque Dieu viendra pour juger, alors leur cause sera entendue.

Des douzaines de passages illustrent clairement cette approche. Dans le psaume 9, il est écrit que Dieu « juge le monde avec justice » (v.8), parce qu'il « n'oublie pas les cris des pauvres » (v.12). Il « défend la cause (c'est-à-dire le dossier) des veuves » (68,5). Le bon roi « jugera son peuple avec justice » (72,2), c'est-à-dire qu'il défendra les pauvres. Lorsque Dieu « se lèvera pour faire justice », il portera secours à « tous les malheureux de la terre » (76,9), à tous les timides, aux gens désarmés qui n'ont jamais vu la justice redresser les torts commis contre eux. Quand Dieu accuse les juges terrestres de « jugements iniques », il poursuit en leur demandant de veiller à « faire droit au malheureux et au pauvre » (82,2-3).

Le « juste » juge est donc tout d'abord quelqu'un qui répare un tort dans un procès civil. Il ne fait pas de doute qu'il prononcerait aussi une sentence juste dans une affaire criminelle, mais cela ne semble guère correspondre aux allusions des psalmistes. Les chrétiens implorent plutôt la miséricorde de Dieu que sa justice ; les juifs, eux, réclament sa justice en lieu et place de l'injustice. Le Juge divin est le défenseur, le libérateur. Les érudits me disent que dans le livre des Juges le mot traduit par « juges » pourrait tout aussi bien l'être par « champions ou héros » ; en effet, bien que ces juges remplissent parfois des fonctions dites judiciaires, nombre d'entre eux se préoccupent surtout de la nécessité de porter secours aux israélites opprimés tant par les Philistins que par d'autres ennemis par la force des armes. Ils ressemblent davantage à Jack le Géant qu'à un juge contemporain en robe et en perruque. Dans les romans courtois, les chevaliers qui volent au secours des dames et des veuves maltraitées par des tyrans se comportent comme des « juges » au sens hébreu du terme : c'est ainsi qu'agit l'avocat d'aujourd'hui (j'en ai connu de tels) qui accepte de travailler gratuitement pour des clients pauvres afin de les aider à recouvrer leurs droits.

À mon avis, nous avons de bonnes raisons de considérer la perception chrétienne du jugement de Dieu comme plus profonde et plus sûre pour nos âmes que la notion juive. Mais cela ne veut pas dire que cette conception doive être tout bonnement abandonnée. Pour ma part, je pense pouvoir y puiser encore de solides bienfaits.

La conception juive complète la vision chrétienne sur un point important. Ce qui nous inquiète, dans l'approche chrétienne, c'est la rigueur absolue des normes qui serviront à juger nos actions. Nous savons en effet qu'aucun de nous ne pourra jamais être à la hauteur de celles-ci. Nous sommes tous dans le même bateau. Nous devons tous espérer dans la miséricorde de Dieu et l'œuvre du Christ, et non dans notre propre bonté. Toutefois, l'image juive d'une affaire civile nous rappelle sans ambiguïté que nous avons mal agi non seulement par rapport aux attentes divines (ce qui est évident), mais également à l'aune de critères plus humains, reconnus par toute personne raisonnable, et que nous désirons nous-mêmes habituellement voir respecter par les autres. Il est à peu près certain que pèsent contre chacun de nous des revendications bien naturelles et non satisfaites. Car quel individu peut réellement se convaincre que, dans ses rapports avec son employeur ou ses employés, avec son mari ou sa femme, avec ses parents et ses enfants, dans des querelles et des collaborations, il s'est toujours montré honnête et juste (sans même parler de charité et de générosité) ? Certainement, nous oublions la plupart des offenses que nous commettons. Mais les offensés, eux, ne les oublient pas, même s'ils les ont pardonnées. Dieu n'oublie pas. Et ce qui nous reste en mémoire dans ce domaine est déjà bien suffisant. Peu d'entre nous peuvent se targuer d'avoir sans exception, et dans la mesure qui convient, donné à leurs élèves, à leurs patients ou à leurs clients (quel que soit le nom de nos « consommateurs ») ce pour quoi ils étaient rétribués. Il est probable que parfois nous n'avons pas pris notre part légitime de certains travaux pénibles, par exemple en nous déchargeant sur un collègue ou un partenaire pour lui faire porter seul le joug.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.



Il est futile de parler comme si le pardon était une chose aisée. Nous connaissons tous cette vieille plaisanterie : « Tu as arrêté de fumer une fois ; moi, une douzaine de fois. » De la même manière, je pourrais dire à propos de quelqu'un : « Est-ce que je lui ai pardonné ce qu'il m'a fait ce jour-là ? Je l'ai fait plus souvent que je ne peux compter. » Nous découvrons ainsi que l'œuvre du pardon doit être sans cesse renouvelée. Nous pardonnons, nous mortifions notre ressentiment ; une semaine plus tard, une association d'idées nous rappelle l'offense première et nous constatons que notre ancienne rancune souffle avec la même virulence que si rien n'avait été pardonné. Nous devons pardonner à notre frère soixante-dix fois sept fois non seulement pour quatre cent quatre-vingt-dix offenses, mais même pour une seule offense. Ainsi, l'homme auquel j'ai précédemment fait allusion a induit une tentation nouvelle et difficile dans une âme déjà confrontée à de nombreuses tentations du diable. Et s'il m'a offensé, ce qu'il m'a fait subir, je l'ai aussi sans aucun doute moi-même fait subir à autrui ; moi qui suis pourtant exceptionnellement chanceux de mener un style de vie où, disposant de peu de pouvoir, j'ai donc peu d'occasions d'opprimer et d'aigrir autrui. Que tous ceux d'entre nous qui n'ont jamais été préfets de collège, maîtres d'école, infirmiers en chef, gardiens de prison ou même magistrats en soient reconnaissants de tout leur cœur !

Il est monstrueusement simpliste de lire les malédictions des psaumes avec pour unique émotion un sentiment d'effroi face au manque d'amour des poètes qui les ont écrits. Elles sont certes diaboliques. Mais nous devons aussi penser à ceux qui les ont rédigées. Leur haine est une réaction à quelque chose. Ce type de haine naît de la cruauté et de l'injustice, par une sorte de loi naturelle.

C'est ce que veut dire commettre un méfait. Retirez à un homme sa liberté, ou tous ses biens, et vous lui ôtez en même temps son innocence, voire son humanité. Les victimes n'iront pas toutes se pendre, comme monsieur Pilgrim ; certaines continueront à vivre et à haïr.

Puis une autre idée m'est venue, m'entraînant dans une direction inattendue et tout d'abord non désirée. La réaction des psalmistes à la blessure infligée, bien que profondément naturelle, est fondamentalement inappropriée. On peut tenter de les excuser en arguant qu'ils n'étaient pas chrétiens et ne disposaient pas d'autres solutions. Mais deux raisons démontrent que ce prétexte, même s'il peut en partie se défendre, ne nous mènera pas bien loin.

La première est qu'au sein du judaïsme lui-même existait un remède à cette réaction naturelle : « Tu n'auras pas dans ton cœur de haine pour ton frère... tu ne te vengeras pas, et tu ne garderas pas de rancune envers les enfants de ton peuple, mais tu aimeras ton prochain comme toi-même » (Lévitique 19,17-18). Dans le livre de l'Exode, nous lisons : « Si tu vois l'âne de ton ennemi succombant sous sa charge, tu l'aideras à le décharger », et « lorsque tu rencontreras le bœuf de ton ennemi, ou son âne, qui s'est égaré, tu le lui ramèneras » (Exode 23,4-5). « Ne te réjouis pas de la chute de ton ennemi et que ton cœur ne soit pas dans l'allégresse quand il chancelle » (Proverbes 24,17). Et je n'oublierai jamais ma surprise lorsque j'ai découvert que le verset de saint Paul : « Si ton ennemi a faim, donne-lui du pain à manger » est une citation directe du livre des Proverbes (25,21). Mais c'est ainsi que l'on est récompensé de lire régulièrement l'Ancien Testament. On ne cesse de découvrir à quel point le Nouveau Testament y puise constamment ; avec quelle constance le Seigneur répétait, confirmait, renouvelait, précisait et sublimait l'éthique judaïque, et n'y introduisait que très

rarement une nouveauté. Tout ceci était parfaitement connu – presque évident – pour des millions de chrétiens, même non érudits, aussi longtemps qu'ils eurent coutume de lire la Bible. De nos jours, cette réalité est tellement oubliée que les gens pensent discréditer notre Seigneur dès qu'ils peuvent montrer qu'un document préchrétien (ou ce qu'ils considèrent comme tel), tel que les rouleaux de la mer Morte, l'a devancé. Comme si Jésus était un camelot, à l'instar de Nietzsche, inventant une nouvelle éthique ! Tous les bons enseignants, à l'extérieur comme à l'intérieur du judaïsme, ont anticipé Sa venue. Toute l'histoire religieuse du monde préchrétien a, dans ses meilleurs jours, anticipé Sa venue. Il n'aurait pu en être autrement. La Lumière qui a éclairé chaque être humain depuis le commencement peut certes briller avec plus d'intensité, mais elle ne peut changer.

La seconde raison est plus épineuse. Si nous excusons les poètes des psaumes sous prétexte qu'ils n'étaient pas chrétiens, nous devrions pouvoir vérifier que les auteurs païens s'exprimaient de la même façon, ou même encore plus mal. Je pourrais peut-être le démontrer si je maîtrisais mieux cette littérature. Mais dans la mesure de mes connaissances (un peu de grec, un peu de latin et très peu des langues nordiques anciennes), je ne suis pas sûr d'avoir cette capacité. Je peux trouver dans leurs textes une certaine lascivité, une bonne mesure d'insensibilité brutale, une froide cruauté qui leur semble aller de soi, mais pas cette colère et cette profusion de haine. Je parle, bien sûr, des textes où les auteurs évoquent leur propre personne ; les discours placés dans la bouche de personnages furieux dans une œuvre de fiction sont une autre question. La première impression que l'on en retire est que les juifs étaient bien plus vindicatifs et acerbes que les païens.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Je dois admettre que dans d'autres passages le poète semble prier pour le « salut de son âme » au sens chrétien du terme. Il est toutefois peu probable que ce soit le cas. Dans le psaume 30, le verset : « Tu as fait remonter mon âme du séjour des morts » (v.3) signifie en fait : « Tu m'as sauvé d'une mort certaine. » En s'écriant : « Les liens de la mort m'avaient environné et les angoisses du sépulcre m'avaient saisi » (116,3), le poète veut dire : « La mort m'avait posé des pièges ; je ressentais l'angoisse d'un homme mourant. » Nous dirions aujourd'hui : « J'avais déjà un pied dans la tombe. »

Comme nous le savons au travers du Nouveau Testament, le judaïsme avait beaucoup changé à l'époque de notre Seigneur. Les sadducéens s'en tenaient aux anciennes conceptions. Les pharisiens, et apparemment bien d'autres encore, croyaient en la vie dans un monde à venir. Quant à savoir à quel moment, par quelles étapes, et (sous le regard de Dieu) de quelles sources est née cette nouvelle croyance, c'est en dehors de notre sujet actuel. Je suis bien plus soucieux d'essayer de comprendre l'absence d'une telle conviction dans le contexte d'une époque antérieure marquée par d'intenses sentiments religieux. Il peut sembler surprenant que Dieu, qui avait révélé tant de lui-même à ce peuple, ne les ait pas enseignés sur ce point.

À présent, cette absence ne m'étonne plus. Pour une part, parce que la religion de certaines nations proches des juifs était excessivement centrée sur la vie après la vie. Les écrits concernant l'Égypte antique donnent à voir une civilisation dont la principale activité consistait à assurer le bien-être des morts. Dieu ne voulait probablement pas que le peuple élu suive cet exemple. Nous pouvons nous demander pourquoi. Des hommes peuvent-ils être trop préoccupés par leur destinée éternelle ? Dans un sens, et aussi paradoxal que cela paraisse, je répondrai oui.

Car à la vérité, je pense que le bonheur ou le malheur au-delà de la tombe ne sont pas, même simplement en eux-mêmes, des sujets religieux. Quelqu'un qui adhère à cette idée tâchera, bien sûr, de chercher l'un et d'éviter l'autre. Mais cela semble n'avoir pas plus de rapport avec la religion que de veiller à sa propre santé ou d'économiser de l'argent pour ses vieux jours. La seule différence tient, dans le cas qui nous intéresse, aux enjeux bien plus élevés. Et cela signifie que l'espérance et l'inquiétude que suscite chez une personne une telle conviction sont immenses. Mais cela ne les rend pas pour autant plus spirituelles. Ce sont des attentes pour soi, des angoisses pour soi. Dieu ne se trouve pas au centre. Son importance est relative. Cette croyance peut exister sans foi en Dieu. Les bouddhistes sont très concernés par ce qui leur arrivera après la mort, mais ils ne sont pas théistes, au sens propre du mot.

Par conséquent, il est tout à fait possible qu'au moment où Dieu a commencé à se révéler lui-même aux hommes, pour leur montrer qu'il était lui seul leur véritable but et la source de satisfaction de leurs besoins, qu'il avait des exigences envers eux du seul fait qu'il était Dieu, quoi qu'il puisse leur accorder ou leur refuser, il ait été absolument nécessaire que cette révélation ne commençât pas par une quelconque allusion à un bonheur ou une perdition futurs. Cela n'aurait pas été un bon point de départ. Une foi réelle en l'au-delà trop prématurée aurait même pu rendre impossible le développement d'une authentique « faim » de Dieu (pour parler crûment) ; des espérances ou des craintes personnelles, à l'évidence trop préoccupantes, auraient pu supplanter cette faim. Plus tard, après des siècles de formation spirituelle, quand les hommes apprirent à désirer et à adorer Dieu, à « soupirer après lui » telle une biche après l'eau fraîche, ce fut une autre histoire. Depuis lors, ceux qui aiment Dieu aspirent non seulement à sa présence mais « à jouir de lui pour toujours » et ils craignent de le perdre. Et c'est par ce chemin que peuvent se développer une espérance du Ciel et une peur de l'enfer véritablement chrétiennes comme corollaires d'une foi déjà centrée sur Dieu et non comme des principes ayant une valeur indépendante et intrinsèque. On peut même avancer l'argument qu'à l'instant où le Ciel ne signifie plus l'union avec Dieu et l'enfer la séparation d'avec lui, la croyance en l'un ou en l'autre devient une superstition malfaisante. Nous avons alors affaire soit à une croyance purement « compensatoire » (à une belle « suite » au triste épisode de la vie où « tout finira bien »), soit à un vrai cauchemar qui conduit les hommes à l'asile ou en fait des persécuteurs.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.





## 5. « Plus doux que le miel »

Dans *Athalie*, la tragédie de Racine, le chœur des jeunes filles juives chante une ode à propos de la remise de la loi au mont Sinaï qui reprend le remarquable refrain : « Ô charmante loi » (Acte I, scène IV). Bien sûr, il ne serait pas utile – voire même un peu ridicule – de traduire cette expression par *Charming Law*. Le terme *charming* en anglais est devenu fade et même un tantinet condescendant ; nous l'utilisons pour désigner un joli cottage, un livre qui ne peut être pleinement qualifié de bon ou une femme pas spécialement jolie. Comment rendre le sens de « charmante » en anglais ? Je ne sais pas ; *enchanted* (ravissante), *delightful* (délicieuse), *beautiful* (belle) ? Aucun de ces termes ne convient exactement. Ce qui est certain toutefois, c'est que Racine (un poète au verbe puissant et connaisseur de la Bible) saisit ici, mieux qu'aucun écrivain moderne ne l'a fait, un sentiment très caractéristique de certains psaumes. Et ce sentiment, je l'ai trouvé tout d'abord absolument renversant.

« Ils sont plus désirables que l'or, que beaucoup d'or fin ; ils sont plus doux que le miel, que celui qui coule des rayons » (19,10). On peut très bien comprendre que quelqu'un s'exprime ainsi à propos des bontés de Dieu, de ses visitations, de ses attributs. Mais le poète fait ici allusion à la loi de Dieu, à ses commandements, à « ses décisions », comme Moffat le traduit si bien au verset 9 (car le mot « jugements » implique ici des décisions quant à notre conduite). Ce qui est comparé à l'or et au miel, ce sont les préceptes de Dieu (dans la version latine, ses « décrets ») qui, comme il nous est dit, « réjouissent le cœur » (v.8). Tout le poème traite de la loi, et non des « jugements » dans le sens que leur donnait le premier chapitre.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

J'ai dit que nous étions ici confrontés à un problème. En réalité, j'en vois deux. L'un est d'ordre social, l'autre plus politique. On peut se demander si une société dans laquelle les crapules n'encourent aucun jugement social est saine. Ne serions-nous pas un pays plus heureux si certaines personnalités importantes étaient traitées comme des parias (comme ce fut le cas autrefois des bourreaux), évincées dans les clubs, rejetées par leurs connaissances et susceptibles de recevoir sur le visage l'empreinte d'une cravache ou d'une main s'il leur venait l'audace d'aborder une femme respectable ? Cela ouvre à la question plus vaste de savoir si le mal de notre civilisation ne se trouve pas dans l'absence de moyen terme entre une soumission désespérante et une rébellion manifeste, en bonne et due forme. La sédition s'est éteinte, la sédition modérée, entendons-nous. Il y a fort à parier que si les vitres de certains ministères et du siège de certains journaux étaient plus souvent brisées, si certaines personnes subissaient plus souvent des pressions et se faisaient bombarder dans les rues (modérément, avec de la boue, pas avec des pierres !) nous nous porterions beaucoup mieux. Il n'est pas du tout souhaitable qu'il soit permis à n'importe qui de jouir conjointement, parmi ses pairs, des plaisirs réservés aux tyrans et aux loups et de ceux d'un honnête homme. Je ne connais pas la réponse à ce problème. Les dangers d'une orientation dans la direction que j'ai indiquée sont très grands ; comme le sont les maux dus à notre tiédeur actuelle.

Ce qui me préoccupe ici, ce sont seulement les situations qui concernent notre vie individuelle et privée. Comment devons-nous nous comporter en présence de gens très méchants ? Je réduirai la question en ajoutant « et qui sont aussi puissants, prospères et impénitents ». S'ils sont rejetés, pauvres et misérables, c'est-à-dire si leur méchanceté ne leur a rien rapporté, tout chrétien connaît alors la réponse. Notre modèle, c'est le Christ s'adressant à la samaritaine près du puits, ou confronté à la femme prise en flagrant délit d'adultère, ou encore dînant avec les publicains. Je veux dire, bien sûr, que son humilité, son amour, son indifférence absolue au discrédit et aux représentations fausses qu'il peut susciter en société sont des exemples pour nous. Dieu me garde d'affirmer ici qu'une personne non habilitée à agir ainsi en raison de son ministère ou de son âge puisse penser, sans insolence et sans présomption, posséder la moindre autorité pour réprimander ou absoudre. (Nous devons redoubler de prudence pour ne pas céder à la tentation de traiter autrui avec condescendance et pour que l'envie d'être la mouche du coche ne se déguise pas en une vocation de voler au secours des « déchus », en feignant d'ignorer que nous sommes « déchus » nous-mêmes – peut-être encore plus aux yeux de Dieu.) Nous pouvons également être sûrs que, parmi les gens qui ont « fréquenté » les publicains et les pécheurs, certains avaient des motivations très différentes de celles de notre Seigneur.

Les publicains étaient les membres les plus vils de ce que nous pourrions appeler le mouvement des « Vichysois » ou les collaborateurs de la Palestine, des hommes qui escroquaient leurs compatriotes afin de récolter de l'argent pour les forces d'occupation qui leur offraient en retour un bon pourcentage du butin. De cette manière, à l'instar du bourreau, ils présentaient une façade tout à fait décente dans leurs rapports sociaux. Mais certains d'entre eux s'en sortaient bien financièrement et il ne fait pas de doute que la plupart jouissaient jusqu'à un certain point des faveurs méprisantes du gouvernement romain. On peut supposer que certains frayaient avec les Romains pour de très mauvaises raisons – pour obtenir des « restes » – pour être en bons termes avec des voisins dangereux. Outre le Seigneur, il devait bien y avoir parmi leurs hôtes, des gens moins respectables, des flatteurs, qui voulaient « faire partie de la meute », tels que ce jeune homme que j'ai rencontré autrefois.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.



De l'aveu de tous, nous trouvons chez Platon une théologie claire de la création au sens judaïque et chrétien du terme ; l'univers tout entier – y compris les conditions mêmes du temps et de l'espace au sein duquel il existe – a été produit par la volonté d'un Dieu parfait, intemporel et non conditionné qui est au-dessus et en dehors de tout ce qu'il crée. Mais c'est un pas étonnant (qui n'a pu être réalisé sans l'aide du Père des lumières), réservé à un extraordinaire génie en théologie ; cela ne relève pas de la religion païenne ordinaire.

Nous comprenons tous maintenant, bien entendu, l'importance de cette singularité de la pensée judaïque d'un point de vue strictement et clairement religieux. Mais nous pouvons aussi passer à côté de la totalité de ses conséquences, des multiples façons dont ce concept change toute la réflexion et l'imaginaire de l'homme.

Affirmer que Dieu a créé la nature conduit nécessairement à établir une relation entre eux tout en les séparant. Celui qui crée et la chose créée doivent être deux, et non pas un. Ainsi, dans un certain sens, la doctrine de la création vide la nature de la divinité. Nous ne pouvons pas aisément comprendre combien cette attitude a été difficile à adopter au départ et encore plus ardue à maintenir. Un passage du livre de Job (que nous citons avec toute sa poésie sauvage) peut nous aider : « Quand j'ai contemplé le soleil dans toute sa splendeur ou quand j'ai vu la lune avancer dans le ciel majestueusement, mon cœur s'est-il laissé séduire secrètement, leur ai-je envoyé des baisers ? En agissant ainsi, j'aurais commis un crime... » (Job 31,26-28) Même dans les moments de détresse et de désespoir, il n'est aucunement question pour lui de se tourner vers des idoles diaboliques. Il est évident que Job fait allusion à une réaction impulsive, absolument spontanée, à un comportement que vous pourriez adopter sans en avoir conscience. Exprimer une forme de révérence envers le soleil ou la lune semble très naturel et innocent. Peut-être était-ce réellement innocent à certaines époques et en certains lieux. Je croirais volontiers que l'hommage rendu à la lune fut parfois admis par son Créateur, en des temps d'ignorance dont Dieu « ne tient plus compte » (Actes 17,30). L'auteur du livre de Job n'était cependant pas dans ce cas. S'il avait envoyé des baisers à la lune, ce geste aurait été un méfait. Cette impulsion était une tentation qu'aucun Européen n'éprouve plus depuis un millier d'années.

Mais dans un autre sens, la même doctrine qui vide la nature de sa divinité en fait aussi une référence, un symbole, une manifestation du divin. Je dois ici évoquer de nouveau deux passages mentionnés dans un chapitre précédent. L'un d'eux est tiré du psaume 19, où le soleil qui sonde et purifie devient une métaphore de la loi qui elle aussi nous sonde et nous purifie. On trouve le deuxième texte dans le psaume 36 : « Jusqu'au ciel va ton amour, jusqu'aux nuages monte ta fidélité. Ta justice est plus haute que les montagnes. Tes jugements sont profonds comme l'immense océan » (5,6). C'est certainement parce qu'ils ne sont plus considérés eux-mêmes comme divins que les objets naturels peuvent désormais être des symboles forts de la Divinité. Il ne serait pas logique de comparer un dieu-soleil au Soleil ou Neptune aux abîmes de l'océan. Il est en revanche très cohérent de comparer la loi au Soleil et de dire que les jugements de Dieu sont des mystères aux profondeurs abyssales, comme les océans.

Mais, bien sûr, la doctrine de la création laisse place à une nature riche en manifestations qui exaltent la présence de Dieu et d'énergies créées qui le servent. La lumière est son vêtement. Par elle, nous le voyons partiellement (104,2), le tonnerre peut être sa voix (29,4). Il demeure dans les sombres nuages des orages (18,11). L'éruption d'un volcan répond à son toucher (104,32). L'univers est rempli de ses émissaires et de ses interprètes ; il fait des vents ses messagers et des flammes ses servantes (104,4), il chevauche les chérubins (18,10) et commande l'armée des anges.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Mais, bien sûr, cela n'est pas tout. Dieu, non seulement réclame la louange en tant qu'Objet suprêmement beau et entièrement satisfaisant, mais aussi, apparemment, l'ordonne telle une loi. Les juifs avaient l'ordre de faire des sacrifices. Nous avons l'obligation d'aller à l'église. Toutefois, si cela me posait alors problème, c'est que je n'avais encore rien compris de ce que j'ai essayé d'expliquer au chapitre cinq. Je ne voyais pas encore que c'est au cœur même du processus de l'adoration que Dieu communique aux hommes sa présence. Ce n'est pas la seule manière. Mais bien souvent, et pour beaucoup de gens, la « beauté du Seigneur » se révèle principalement, voire exclusivement, pendant qu'ils l'adorent ensemble. Même dans le judaïsme, l'essentiel du sacrifice ne consistait pas vraiment en ce que les hommes offraient des taureaux et des chèvres à Dieu, mais en ce qu'ils permettaient ainsi à Dieu de se donner lui-même à eux. Cela est encore plus clair dans l'acte central de notre adoration personnelle – là, il devient manifeste que c'est Dieu qui donne et nous qui recevons. L'idée navrante suggérant que, d'une quelconque manière, Dieu pourrait avoir un réel besoin, voire même une grande soif, de notre adoration, tout comme une femme futile recherche des compliments ou un auteur vaniteux présente ses derniers livres à des gens qui n'ont jamais entendu parler de lui, trouve implicitement une réponse dans cette parole : « Si j'avais faim, je ne te le dirais pas » (50,12). Quand bien même on pourrait concevoir une divinité aussi absurde, on imagine mal qu'elle vienne vers nous, alors que nous sommes en bas de l'échelle des créatures rationnelles, pour satisfaire son appétit. Je ne tiens pas à ce que mon chien approuve mes livres par ses aboiements. Mais, maintenant que j'y réfléchis, je connais aussi des humains dont la critique enthousiaste ne me gratifie pas beaucoup non plus.

Étrangement, l'élément le plus évident de la louange – celle

rendue à Dieu ou à quoi que ce soit d'autre – m'échappait. J'y pensais en termes de compliment, d'approbation, ou d'honneur. Et je n'avais jamais remarqué que tout sentiment de plaisir s'exprimait spontanément en louange, à moins que (et parfois bien que) la timidité ou la crainte d'ennuyer les autres ne cherchent à l'en empêcher délibérément. Le monde résonne de louanges : des amants louent leur maîtresse, des lecteurs leur poète favori, des marcheurs font l'éloge de la campagne et des joueurs celle de leur jeu préféré ; on loue le temps, les vins, les plats, les acteurs, les moteurs, les chevaux, les collègues, les pays, les personnages historiques, les enfants, les fleurs, les montagnes, les timbres de collection, les insectes rares, et même quelquefois les politiciens ou les érudits. Je n'avais pas remarqué à quel point les esprits les plus humbles et, en même temps, les plus équilibrés et les plus compétents louent beaucoup tandis que les excentriques, les inadaptés et les mécontents louent peu. Les bons critiques trouvent toujours quelque chose à apprécier même dans les œuvres imparfaites, alors que les mauvais ne cessent de réduire la liste des livres que nous pourrions être encouragés à lire. L'homme bien portant, sans affectation, élevé parfois dans le luxe, et qui connaît la bonne cuisine, est capable de faire l'éloge d'un repas très modeste ; mais le dyspeptique et le snob ont à redire sur tout. Sauf en cas d'adversité intolérable, la louange semble très fréquemment être la part visible de la santé de l'être intérieur. Et cela reste vrai lorsque, par manque de talent, elle s'exprime de manière fruste, voire même ridicule. Dieu sait si beaucoup de poèmes de louange adressés à un être cher sur cette terre peuvent être aussi mauvais que nos pires cantiques ; une anthologie de poèmes d'amour destinée à un usage quotidien constituerait une épreuve aussi douloureuse pour le bon goût littéraire que notre recueil *Hymnes anciens et modernes*. Je n'avais pas non plus

remarqué que, lorsque les hommes louent spontanément tout ce à quoi ils attachent du prix, ils nous pressent également de nous associer à leurs éloges : « N'est-ce pas merveilleux ? N'était-ce pas splendide ? Ne trouvez-vous pas que c'est magnifique ? » Quand les psalmistes exhortent tout un chacun à louer Dieu, ils ne font pas autre chose que la plupart des hommes qui évoquent ce qui leur tient à cœur. Ma difficulté principale, au sujet de la louange due à Dieu, consistait en mon refus absurde de faire, envers l'Inestimable, ce que nous nous délectons de faire, et même ce que nous ne pouvons nous empêcher de faire pour toutes les choses qui ont de la valeur pour nous.

Je crois que nous prenons plaisir à faire l'éloge de ce que nous aimons, car la louange va au-delà d'exprimer notre sentiment : elle le complète ; elle en est l'accomplissement parfait. Ce n'est pas juste pour se faire des compliments que les amoureux vantent sans cesse, à tout moment, la beauté de l'autre, mais parce que leur plaisir serait moindre s'il n'était exprimé. Il est frustrant de dénicher un nouvel auteur et de ne trouver personne à qui dire combien il est excellent ; ou bien de découvrir, au détour d'une route de montagne, une vallée d'une splendeur inattendue et de devoir garder le silence, car les gens qui nous accompagnent s'en soucient comme d'une guigne ; ou bien d'entendre une bonne plaisanterie et de n'avoir personne avec qui la partager (le complice idéal étant mort un an plus tôt). Cela est vrai même lorsque nos expressions sont inadéquates, comme c'est le cas généralement. Mais qu'en serait-il si l'on pouvait louer même ces choses-là, réellement et à la perfection – traduire parfaitement par la poésie, la musique ou la peinture, ce débordement d'admiration qui nous fait exulter ? C'est ainsi que l'objet recevrait une complète appréciation et que notre joie serait entière. Et plus digne il serait, plus intense serait notre délectation. S'il était possible, pour une âme créée,

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.



fantasme que je projette sur ces écrits anciens. On peut, sans absurdité aucune, imaginer la réaction de Platon ou des faiseurs de mythes s'ils apprenaient la vérité : « Je vois ; c'est ce dont je parlais. Bien sûr. Voilà ce que mes paroles voulaient réellement dire, et je ne le savais pas. » S'il était innocent, le garçon de bains aurait certainement dit, en entendant le second sens attribué à ses propos : « Croyez-moi, je vous en prie, je n'ai jamais envisagé cela. Ça ne m'est jamais venu à l'esprit. Je n'en avais pas la moindre idée. » Quant à ce que Virgile aurait dit s'il avait appris la vérité, je l'ignore. (Mais, au fait, au lieu de parler de « ce qu'auraient dit » Platon, Virgile et les faiseurs de mythes, ne pourrions-nous pas, plus charitablement, évoquer ce qu'ils ont dit ? Car nous pouvons, en priant, avoir bon espoir qu'ils savent dorénavant et qu'ils ont depuis longtemps accueilli la vérité. « Beaucoup viendront de l'Orient et de l'Occident et s'assiéront à table dans le Royaume ».)

Ainsi, bien avant d'en arriver aux psaumes et à la Bible, on trouve de bonnes raisons de ne pas jeter aux orties tous les seconds sens. Keble a dit, en parlant des poètes païens : « À ces nobles poètes ont été données des pensées au-delà de leurs pensées. » Mais tournons-nous maintenant vers les Écritures elles-mêmes.

## 10. Les Écritures

Si même les textes païens peuvent être à double sens, non par hasard, mais parce qu'ils en ont le droit, selon les notions de sens auxquelles j'ai fait précédemment allusion, nous pouvons alors nous attendre à ce qu'il en soit de même pour les Écritures, plus fréquemment encore et de façon plus importante. Nous avons deux raisons de penser ainsi si nous sommes chrétiens.

(1) Pour nous, ces écrits sont « saints » ou « inspirés » ou, comme le dit saint Paul, ce sont « les oracles de Dieu ». Mais on peut comprendre ces termes de bien des manières et je me dois d'essayer d'expliquer comment je les comprends, au moins en ce qui concerne l'Ancien Testament. On me soupçonne d'être ce qu'on appelle couramment un fondamentaliste. Ceci parce que je ne rejette aucun récit comme non historique sous le seul prétexte qu'il inclut le miraculeux. Certains ont tant de mal à croire aux miracles qu'ils ne peuvent imaginer aucune bonne raison qui me pousse à les accepter, hormis la conviction préliminaire que chaque phrase de l'Ancien Testament constitue une vérité historique ou scientifique. Mais je ne me situe pas sur ce terrain-là, pas plus que saint Jérôme lorsqu'il disait que Moïse avait décrit la Création « à la manière d'un poète populaire » (comme nous dirions « sous forme mythique »), ou que Calvin quand il se demandait si l'histoire de Job était historique ou fictionnelle. La vraie raison pour laquelle je peux considérer comme historique un récit dans lequel se produit un miracle est que je n'ai jamais trouvé de fondement philosophique à la proposition négative universelle soutenant que les miracles n'existent pas. Je me place sur un angle différent pour décider (si tant est que je le fasse) si un texte est historique ou pas. Le livre de Job ne me paraît pas historique, parce qu'il commence par présenter un homme déconnecté de toute histoire ou même de toute légende, sans généalogie, qui vit dans un pays dont la Bible dit très peu de choses ; il me semble évident, en fait, que son auteur écrit comme un conteur et non comme un chroniqueur.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

notre *Livre de la prière commune*, nous découvrons que le psaume 110,2 fait partie des lectures de la liturgie de Noël. Cela peut d'abord nous surprendre. Rien dans ce psaume ne concerne la paix et la bonne volonté, rien ne suggère, même de très loin, l'étable de Bethléem. Il semble avoir été, à l'origine, une ode pour le couronnement d'un nouveau roi, promettant conquête et empire, ou un poème adressé à un souverain quelconque à l'aube d'une guerre, lui faisant entrevoir la victoire. Il est plein de menaces. Le « sceptre » du pouvoir royal s'étendra depuis Jérusalem, des rois étrangers seront brisés, des champs de bataille couverts de cadavres, des têtes écrasées. La note dominante n'est pas : « Paix aux hommes de bonne volonté », mais plutôt : « Prenez garde, Il vient ». Deux éléments le relient au Christ avec une autorité qui va bien au-delà du *Livre de la prière commune*. Le premier (déjà mentionné), c'est que Jésus lui-même a dit qu'il en était ainsi ; il est le « seigneur » que David appelle « mon Seigneur ». Le second est l'allusion à Melchisédek (v.4). Le chapitre sept de l'épître aux Hébreux fait clairement de ce personnage très mystérieux un symbole ou une préfiguration du Christ. Dans sa forme initiale, le commentaire que nous trouvons dans Genèse 14 est sans nul doute une énigme pour nous ; mais je crois que nous pouvons en retenir les aspects essentiels selon notre propre terminologie. Le fait que la Genèse n'attribue ni généalogie ni parents à Melchisédek ne doit pas nous inciter à en conclure que ce dernier n'a eu ni commencement ni fin (Job n'a pas non plus de généalogie) ; mais nous devons être pleinement conscients que son apparition, dénuée de toute relation, inexplicée, le place étrangement à part du reste du récit. Il vient de nulle part, il « bénit par le Dieu très haut, maître du ciel et de la terre » et disparaît. Il donne l'impression d'appartenir, sinon à l'autre monde, du moins à un autre monde ; à un monde différent de celui où se déroule

l'histoire d'Abraham.

Sans être remis en question, il assume, comme le rapporte l'auteur de l'épître aux Hébreux, une supériorité sur Abraham que ce dernier accepte. C'est une figure auguste, « indicible ». J'ignore ce qu'aurait répondu le narrateur, ou le dernier rapporteur de la Genèse, si nous lui avions demandé pourquoi il avait inséré cette histoire et d'où il la tenait. Comme je l'ai déjà expliqué, je pense que ces textes ont été racontés ou « re-racontés » sous une véritable influence de la part de Dieu. En tout cas, un des effets que devait produire cet épisode de Melchisédek me paraît assez clair. Avec une force d'impression inoubliable, il introduit l'idée d'un sacerdoce non pas païen, mais envers Dieu, antérieur au sacerdoce juif descendant d'Aaron, indépendant de l'appel d'Abraham, et d'une certaine façon supérieur à sa vocation. Et ce sacerdoce plus ancien, pré judaïque, est associé à la royauté ; Melchisédek est un roi-sacrificateur. Les rois-sacrificateurs étaient chose ordinaire dans certaines communautés, mais pas en Israël. C'est donc simplement un fait que Melchisédek s'apparente au Christ lui-même (à sa manière, bien étrange, il est le seul personnage de l'Ancien Testament qui lui ressemble). Le Christ, comme Melchisédek, affirme être le Sacrificateur, bien que n'étant pas de la tribu des sacrificateurs, et aussi le Roi. Melchisédek indique réellement la voie vers le Christ ; et bien entendu, c'est également ce que fait le héros du psaume 110 qui est un roi possédant le même sacerdoce.

Ce point était primordial pour un juif converti au christianisme, car il écartait une difficulté. Il pouvait percevoir dans quelle mesure le Christ était le successeur de David ; mais il aurait été impossible de dire qu'Il était, de la même manière, le successeur d'Aaron. Son sacerdoce impliquait par conséquent la reconnaissance d'un sacerdoce indépendant de celui d'Aaron et

supérieur à lui. Melchisédek était là pour donner à cette possibilité l'aval des Écritures. Pour les chrétiens et les gentils que nous sommes, c'est différent. Nous sommes plus enclins à mettre au premier plan les éléments sacrificiels et le rôle de sacrificateur et d'intercesseur du Christ, et au second plan celui de roi et de conquérant. Le psaume 110, ainsi que trois autres psaumes, corrige cette tendance. Dans le psaume 45, nous retrouvons le même ton menaçant : « Ceins ton épée, héros très saint... et que ta droite lance la terreur... Tes flèches sont acérées » (v.4-6). Le psaume 89 nous rappelle toutes les promesses faites à David (ce nom recouvre probablement tous les successeurs de David, ou n'importe lequel d'entre eux, tout comme le nom de « Jacob » implique tous ses descendants). Ses adversaires tomberont devant lui (v.24). « David » appellera Dieu « Père » et Dieu dira : « Et moi, je ferai de lui mon premier-né » (v.27-28), ce qui revient à dire : « Je ferai de lui mon fils aîné », donc mon héritier, celui à qui je donnerai le monde entier. Dans le psaume 132, nous entendons à propos de « David » : « Je revêtirai de honte ses ennemis, et sur lui brillera sa couronne » (v.19). Ces propos éclairent un visage de la Nativité auquel nos sentiments à propos de Noël (excellents en soi) rendent peu justice. Pour ceux qui lisent ces psaumes comme des poèmes concernant la naissance du Christ, celle-ci revêt de prime abord un aspect très militant ; le héros, le « juge », le champion ou le tueur de géants qui doit combattre et abattre la mort, l'enfer et les démons est enfin arrivé, et il semble évident que le Seigneur pensait à lui-même en ces termes (le poème de Milton sur la Nativité rend d'ailleurs très bien compte de cet aspect de Noël).

Le psaume 68 est attribué au dimanche de la Pentecôte pour des raisons évidentes même dès la première lecture. Il ne fait pas de doute que le verset 8 : « La terre trembla, les cieux se

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.



## **Livres de C. S. Lewis disponibles en version française**

### Romans

*Le Lion, la sorcière blanche et l'armoire magique (The Lion, the Witch & the Wardrobe)*, traduit de l'anglais par Anne-Marie Dalmais, Folio Junior, 2017

*Le Prince Caspian (Prince Caspian)*, traduit de l'anglais par Anne-Marie Dalmais, Folio Junior, 2017

*L'Odyssée du passeur d'aurore (The Voyage of the Dawn Treader)*, traduit de l'anglais par Philippe Morgaut, Folio Junior, 2017

*Le Fauteuil d'argent (The Silver Chair)*, traduit de l'anglais par Philippe Morgaut, Folio Junior, 2017

*Le Cheval et son écuyer (The Horse & his Boy)*, traduit de l'anglais par Philippe Morgaut, Folio Junior, 2017

*Le Neveu du magicien, (The Magician's Nephew)*, traduit de l'anglais par Cécile Dutheil de la Rochère, Folio Junior, 2017

*La Dernière bataille (The Last Battle)*, traduit de l'anglais par Philippe Morgaut, Folio Junior, 2017

*Le Grand Divorce (The Great Divorce)*, traduit de l'anglais par Denis Ducatel, Éditions Raphaël, Le Mont-Pélerin, Suisse, 2000

*Tant que nous n'aurons pas de visage (Till We Have Faces)*, traduit de l'anglais par Marie de Prémonville, Éditions Anne Carrière, Paris, 2011

*Au-delà de la planète silencieuse : la trilogie cosmique 1 (Out of the Silent Planet)*, traduit de l'anglais par Maurice Le Péchoux, Folio SF, Paris, 2008

*Perelandra : la trilogie cosmique 2 (Perelandra)*, traduit de l'anglais par Maurice Le Péchoux, Folio SF, Paris, 2008

*Cette hideuse puissance : la trilogie cosmique 3 (That Hideous Strength)*, traduit de l'anglais par Maurice Le Péchoux, Folio SF, Paris, 2008

## **Ouvrages religieux**

*L'Abolition de l'homme : la voie perdue (The Abolition of Man)*, traduit de l'anglais par Irène Fernandez, Ad Solem, Genève, 2015

*Les Fondements du christianisme (Mere Christianity)*, traduit de l'anglais par Aimé Viala, Éditions de la Ligue pour la lecture de la Bible, 1997

*Surpris par la joie (Surprised by Joy)*, traduit de l'anglais par Denis Ducatel, Éditions Raphaël, Le Mont-Pélerin, Suisse, 1998

*Les Quatre amours (The Four Loves)*, traduit de l'anglais par Denis Ducatel, Éditions Raphaël, Le Mont-Pélerin, Suisse, 2005

*Le Problème de la souffrance (The Problem of Pain)*, traduit de l'anglais par Denis Ducatel, Éditions Raphaël, Le Mont-Pélerin, Suisse, 2005

*Lettres à Malcolm (Letters to Malcolm)*, traduit de l'anglais par Denis Ducatel, Éditions Raphaël, Le Mont-Pélerin, Suisse, 2005

## Notes

1. N.D.T. Les versets bibliques cités entre parenthèses qui ne sont précédés d'aucun nom sont tirés du livre des psaumes.
2. Ces paroles étaient peut-être chantées lors des déplacements de l'arche de l'alliance.
3. Non pas « tous les peuples », comme dans nos versions modernes, mais « toutes les nations » (goyim).
4. N .D .T . *Uncoguid* : abréviation de *uncommonly good*, littéralement personne d'une bonté peu commune. Terme forgé par un poète écossais du siècle dernier pour désigner certains chrétiens qui se croyaient irréprochables.
5. Certaines de ces remarques renferment probablement des idées très anciennes, voire magiques, concernant un pouvoir inhérent aux mots eux-mêmes, qui conférerait une réelle efficacité à toutes les bénédictions et malédictions.
6. Que le ciel me garde d'être considéré ici comme manquant d'égards dans ce domaine ! Je veux seulement dire que pour ceux d'entre nous dont le contact avec le monde animal se limite aux animaux domestiques, cela ne constitue pas une vertu particulière. Nous pouvons à juste titre être réprimandés si nous manquons de cette vertu, mais nous ne méritons aucun compliment si nous la possédons. Quand un berger ou un charretier se montre bienveillant avec les animaux, il peut être complimenté ; pas nous.
7. Les « hommes craignant Dieu » (*sebomenoi* ou *metuentes*) étaient une catégorie reconnue de gentils qui adoraient Yahvé sans se soumettre à la circoncision et à d'autres obligations cérémonielles de la loi. Cf. Psaume 118 (v.2, laïcs juifs ; v.3, sacrificateurs juifs ; v.4, hommes craignant Dieu) et Actes 10,2.